

Thomas Day

Le Trône d'ébène



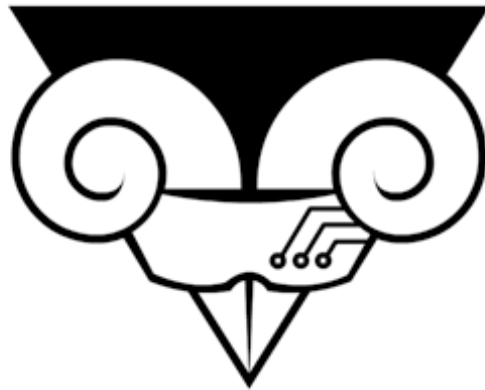
Le Trône d'ébène

Thomas Day



Le Béalial' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béalial', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre librairie numérique préféré.



e-Bélial'

Ouvrage publié sur la direction d’Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-195-0

Code SODIS : en cours d’attribution

Parution : juin 2011

Version : 1.1 — 29/05/2011

Illustration de couverture © 2007, Nicolas Fructus

Carte intérieure © 2007, Philippe Gady

© 2007, Le Bélial’, pour la première édition

© 2011, Le Bélial’, pour la présente édition

Avant-propos

Le Trône d'ébène, situé durant les années 1797-1828 et dans une *certaine* Afrique Australe, n'est pas un roman historique sur la vie de Chaka Zoulou ; en effet, on rencontrera au fil du récit une arme magique évoquant Excalibur, une sorcière à la longévité anormale, des animaux gigantesques, divins pour ne pas dire miyazakiens, sans oublier tout un tas de phénomènes inexplicables qu'il serait sans doute dommage d'énumérer dans cet avant-propos ; beaucoup de magie, donc, mais aussi des structures sociétales, des concepts religieux, des détails historiques et des descriptions géographiques qui relèvent de la *fantasy* et n'ont qu'un lointain rapport avec le royaume zoulou tel qu'il fut décrit par Henry Francis Fynn, un des rares sujets britanniques à avoir rencontré Chaka à plusieurs reprises.

En d'autres termes, tout comme j'avais réinventé le Japon du XVII^e siècle pour en faire le décor de *La Voie du sabre* et de *L'Homme qui voulait tuer l'empereur*, dans *Le Trône d'ébène* j'ai enchanté, avec un imaginaire qui m'est propre, ou tout du moins m'en offre l'illusion, l'Afrique des fin du XVIII^e et début du XIX^e siècle, désireux de raconter à ma façon la plus célèbre des épopées bantoues, celle de l'empereur Chaka.

Le public français connaît ce personnage historique principalement grâce à la série télévisée *Shaka Zulu*, désormais disponible en DVD sous forme de coffret, mais aussi grâce au livre de Thomas Mofolo, *Chaka*, très fantaisiste d'un point de vue historique, mais considéré à juste titre comme un des chefs-d'œuvre de la littérature africaine.

Qui était Chaka ?

Un enfant annoncé par une sombre prophétie qui, grâce à une lance magique, est devenu soldat, roi et enfin empereur. Du moins c'est ce que nous raconte la légende — on n'est pas très loin du parcours d'un certain Conan.

Un enfant charismatique issu d'une tribu d'un millier d'âmes à peine, les Zoulous, qui, à la fin de sa vie, en 1828, aura quatre-vingt mille guerriers sous ses ordres et ira jusqu'à faire trembler l'Empire britannique. Voilà ce que nous disent nos livres d'Histoire.

Chaka (Zoulou) est à l'Afrique ce qu'Alexandre (le Grand) est aux Balkans.

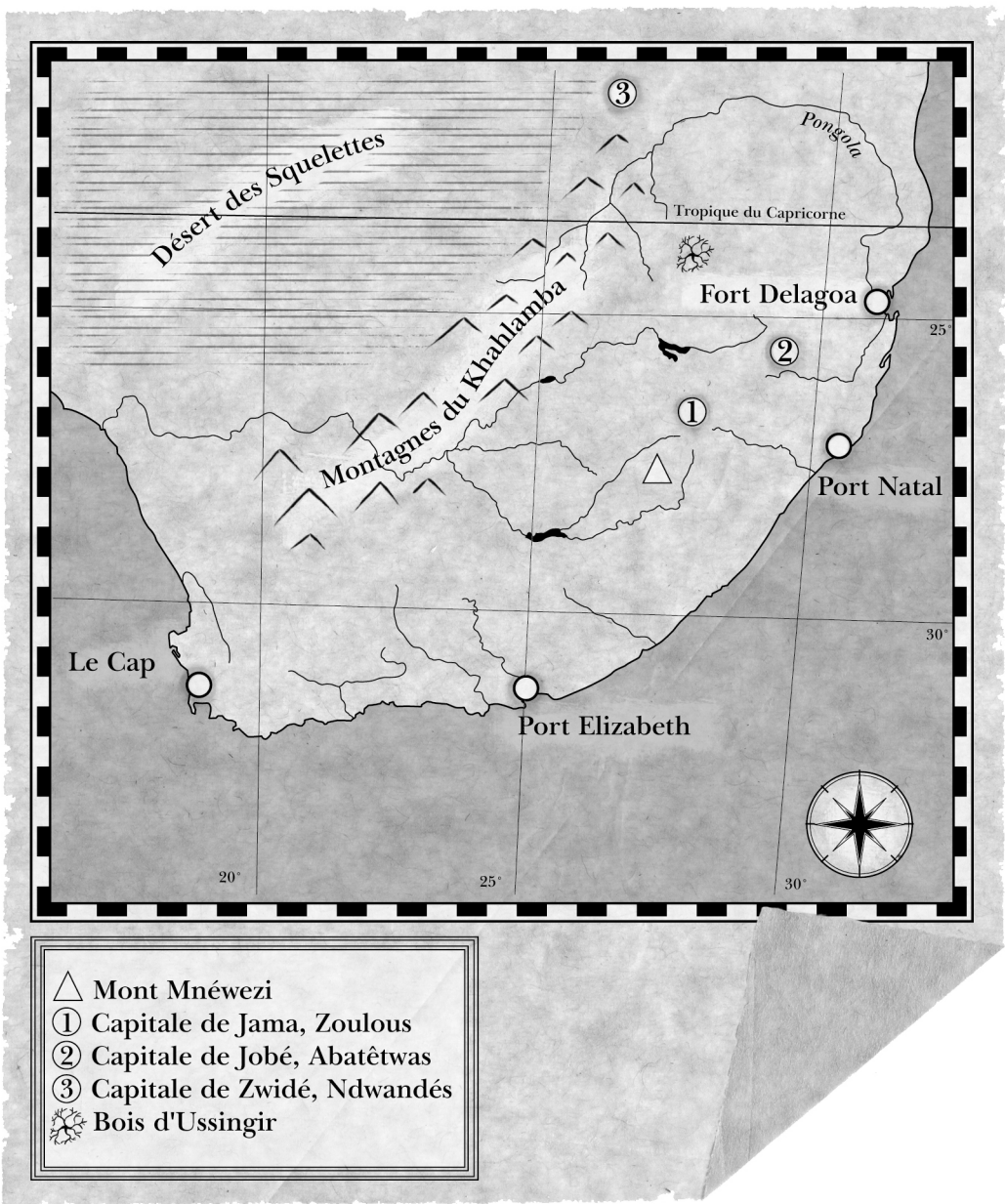
Mythe... réalité historique... Tout comme une pièce d'or, la précieuse épopée du fondateur de l'empire zoulou possède deux faces, un avers et un revers que j'ai voulu mêler jusqu'à l'inextricable. Entreprise passionnante, d'autant plus que pour nous, occidentaux souvent contaminés jusqu'à la moelle par la Matière de Bretagne, l'histoire de Chaka évoque étrangement celle du roi Arthur, un roi Arthur qui, incapable de trouver le Graal, aurait basculé dans la folie au point de devenir un digne émule de Caligula.

L'histoire de Chaka, c'est celle de l'amour inconditionnel d'un fils pour sa mère, celle du tragique manque de courage d'un père, celle d'un enfant raillé, martyrisé qui saura vaincre l'adversité tant et si bien qu'il se hissera au sommet des siens et même au-delà. C'est aussi l'histoire d'un peuple vaste et fier, les N'Gunis, et plus globalement celle d'un continent, l'Afrique, qui aujourd'hui plus que jamais reste le berceau de l'humanité, un berceau ensanglanté.

Cette enfance, injuste, cette montée en puissance, méritée, avant le basculement vers la tyrannie et la folie, dans ce que ces deux « états altérés » ont de plus incompréhensible, nous parlent forcément car, comme l'a si bien écrit Jean-Marie Gustave Le Clézio, le destin atypique de Chaka « nous révèle un autre monde où les vérités essentielles sont encore vivantes. »

Un monde où la magie n'a pas encore disparu.

T. D.,
été 2006



La prophétie

Nous, Zoulous ! avons une prophétie.

Elle date de l'époque où Serpent-Des-Eaux-Vives, Grand Lion, Éléphant Blanc, Marabout-Haut-Comme-Un-Arbre, Crocodile-Aux-Yeux-D'Émeraude et Gorille-Au-Dos-Argenté vivaient en frères sur les coteaux boisés du mont Mwénezi, dans le petit lac qui s'y niche ou la rivière furieuse qui en descend ; elle date de l'époque où la sorcière Isangoma était jeune et si belle que chaque lune des hommes mouraient par dizaines, incapables d'arracher ne serait-ce qu'une étincelle au brasier de son amour qui ne brûlait, chose connue de tous, que pour les dieux et leurs secrets ; elle date de l'époque où nous vivions heureux, en communion parfaite avec une nature des plus sauvage à laquelle chaque membre de notre tribu devait le plus grand respect.

Cette prophétie dit qu'un jour un enfant aux grands pouvoirs naîtra et qu'avec lui s'ouvrira une ère durant laquelle « amazoulou » signifiera terreur et mort pour tous les peuples du pays n'guni et des pays voisins, jusqu'à la mer, au sud, à l'ouest et à l'est, jusqu'aux Montagnes-De-La-Lune, au nord.

Tant qu'il ne cherchera pas à posséder un pouvoir qui n'est pas celui de ses ancêtres, cet enfant n'aura de cesse d'agrandir son emprise sur le monde, les bêtes et les hommes qui le peuplent : il deviendra guerrier, roi, puis empereur, comme le fut Mwene Moutoupa, des générations avant lui ; il connaîtra un règne sans véritables frontières, et le foyer de ses ennemis, où qu'il se trouve, sera le pire endroit sur terre.

Cependant, un jour d'adversité, confronté à un ennemi surgi de nulle part, cet empereur, qui sera homme avant tout, aura un choix à faire. S'il déshonore le sang qui coule dans ses veines, qui fut celui de son père, du père de celui-ci, et de milliers d'autres honorables ancêtres avant eux, alors c'est de son sang que viendra la trahison,

c'est l'un de ses plus proches qui provoquera sa chute du royaume des hommes vers celui des dieux et, dans ce cas, pour le souverain si craint, trahi mais victorieux mille fois avant la trahison, il n'y aura pas de chute moins que superbe et son nom ne connaîtra jamais l'oubli. Par contre, s'il décide de ne pas trahir son sang, alors pour la première fois il connaîtra l'échec, une défaite totale qui provoquera en grande partie son oubli, abandonnant les N'Gunis à une vie de servitude, ni heureuse ni tragique, durant laquelle plus jamais leurs mains ne se poseront sur les rênes de leur propre destin.

Nous, Zoulous ! avons une prophétie, mais à la nuit tombée, nous ne sommes jamais d'accord sur le choix que doit faire l'enfant d'exception qui, depuis si longtemps, nous est annoncé ; des cris peuvent jaillir, des coups peuvent fuser, car pour le guerrier la gloire est plus importante que le bonheur, car pour le peuple le bonheur est plus important que la gloire.

- Première partie -
La faute de Senza N'Gakona
et de Nandi

1.

Il était une fois dans le pays n'guni, coincé entre la rivière Nzimkhula au sud, la rivière Thukela au nord, l'océan à l'est et les reliefs du Khahlamba à l'ouest, un jeune prince, Senza N'Gakona, qui avait quatre épouses, bien plus de filles mais aucun mâle héritier. Cet homme, fils de Jama, roi des Zoulous, souffrait d'entendre dire que sa famille était maudite et endurait tout autant de donner ses bêtes par dizaines aux féticheurs avant d'être récompensé neuf lunes plus tard d'une fille, une de plus, certes capable par le mariage de grossir ses troupeaux, mais en aucun cas de prendre sa suite. À cette époque, les Zoulous vivaient à l'est du mont Mwénezi, au cœur d'un pays de collines vertes et fertiles où les serpents étaient sacrés et les brumes matinales persistantes jusqu'à ce que le soleil se porte en son zénith. Éparpillé dans une dizaine de villages, ce clan, dont la population avoisinait le millier, possédait quelques centaines de têtes de bétail, pouvait lever jusqu'à trois cents guerriers pour se battre contre les Bouthélezis et reconnaissait, comme bon nombre de royaumes de la région, l'autorité suprême du roi des rois, Jobé.

Parce que Jama son père n'allait plus tarder à mourir, Senza N'Gakona décida de prendre une cinquième épouse, espérant que celle-ci, contrairement aux quatre précédentes, lui donnerait un fils. Il organisa une grande fête à la fin de la saison des pluies, et y séduisit une jeune danseuse de Mantchocho connue sous le nom de Nandi, la « délicate », une fille des Langénis fine comme le roseau dont sont sortis les hommes, farouche comme la lionne qui vient de mettre bas et se sent entourée de hyènes, belle comme l'image diamantine d'un rapace quand elle glisse sur les eaux à peine ridées d'un lac d'altitude. Nandi, fille de Bhébhé, un riche éleveur langéni, était assez noble pour pouvoir épouser Senza N'Gakona, ce que savait pertinemment le jeune homme qui, à défaut d'être prévenant, ne cessa pas cette nuit-là d'être sincère (comme peut l'être un prince qui a déjà quatre épouses et onze concubines officielles, toutes reconnues par le Grand Conseil). Après la fête, les danses, les mets chargés d'épices et les boissons sans doute trop fermentées, dans des fourrés qui connurent le premier sang d'amour de la belle jeune femme, Senza N'Gakona sema si bien son premier fils dans l'Histoire, comme l'on plante une racine en terre, que Nandi « passa le mois », car c'est ainsi que parlent les femmes qui avouent du bout des lèvres que leur sang a du retard sur la lune.

Si les lois ancestrales avaient été appliquées comme un peuple fier s'attend à ce qu'elles le soient, Senza N'Gakona et Nandi auraient dû être jugés et condamnés à mort par le Grand Conseil, car nul n'a le droit de couvrir une femme avant d'y avoir été marié, car nulle femme ne peut céder à l'homme avant d'y avoir été attachée par la

cérémonie adéquate. Mais comme Jama était sur le point de mourir, laissant Senza N'Gakona pour seul mâle héritier, il en fut autrement : le secret prévalut, Bhébhé reçut cinquante bêtes comme promesse de mariage et quelques jours plus tard, bien avant d'être grosse, Nandi épousa Senza N'Gakona.

Huit lunes passèrent, difficiles pour Nandi car les autres épouses ne lui adressaient jamais la parole et Senza N'Gakona ne venait jamais la voir du fait de sa grossesse, préférant dormir avec une ou plusieurs de ses concubines. Alors que Nandi pensait que son ventre énorme n'allait plus tarder à se rompre, elle donna naissance à un bébé d'une taille et d'une vigueur inhabituelles, un enfant qui ne pleurait jamais, que certains surnommèrent bientôt le « fils de la lionne » et d'autres, le « bœuf promis aux vautours ». Jamais, de mémoire de donneuse de vie, on n'avait vu nouveau-né aussi large, aussi grand, un bébé qui aurait été parfait, selon les critères zoulous, si les dieux l'avaient doté d'un pénis un peu plus long.

On a raconté beaucoup de chose sur la nuit orageuse au cœur de laquelle naquit l'enfant : il a été dit que cette nuit-là la sorcière Isangoma ne se trouvait pas aux côtés du roi des rois Jobé ; il a été dit que la foudre était tombée deux fois sur le village où avait accouché Nandi, et y avait embrasé le vieil arbre sacré de la place centrale ; il a été dit que de nombreuses bêtes du troupeau de Senza N'Gakona étaient mortes sans raison apparente, comme victimes d'une peur trop vive. Une chose est sûre : cette nuit-là Jama retrouva ses ancêtres et aucune goutte de pluie ne tomba, malgré tous les éclairs qui déchirèrent l'obscurité, malgré le règne du tonnerre, si fort que certains animaux firent des fausses couches, si menaçant que les enfants ne trouvèrent le sommeil qu'au petit matin.

Il est facile de reprocher à Senza N'Gakona ses maladresses et son égoïsme, réels, mais il faut cependant lui reconnaître que le lendemain de la naissance de son fils, il enterra d'abord son père avec les plus grands honneurs, sans jamais laisser paraître qu'il était heureux d'accéder au trône, puis rendit ses hommages à l'enfant et à sa mère épuisée. Longtemps, les Zoulous se souvinrent d'une belle cérémonie de passage, contrepoint parfait d'une naissance terrifiante : deux des serviteurs de Jama et une de ses concubines, la plus jeune, eurent la nuque brisée et furent enterrés agenouillés à ses pieds afin de le servir dans l'après-vie. Comme le veut la coutume, on mit le roi en terre, assis sur son trône, avec à ses côtés de grandes quantités de nourriture et de bière, un bon bouclier et trois de ses lances, dont sa préférée. Puis tout le jour durant, hommes et femmes du village vinrent verser la terre sur lui, puis au-dessus de lui jusqu'à former un tertre régulier, un mamelon brun, au sommet duquel le plus vieux féticheur du clan planta un arbre à ombres en espérant qu'il y prendrait racine, ce qui serait un bon présage pour le règne de Senza N'Gakona.

Le lendemain de l'enterrement de Jama, très fier de la naissance de son premier fils, le nouveau roi des Zoulous, accompagné de quelques guerriers, se mit en route vers la capitale afin de rencontrer son souverain Jobé. Le voyage lui prit deux jours.

Comme il se doit, il fut reçu sans attendre par le vieux roi des rois, que l'on disait plus âgé que Jama de près de vingt ans, un miracle souvent attribué aux bons soins de la sorcière Isangoma, l'être le plus craint du royaume des Abatétwas et des Ifénilenjas.

« Je te salue Grand Jobé, toi qui veilles sur mon peuple, les Zoulous. Tu sais qu'elle était ma malédiction, celle de n'être père que de filles. Il y a trois jours, cette malédiction a pris fin, ma plus jeune épouse, Nandi, belle comme un matin sans brume, vient de me donner un fils, un enfant remarquable qui n'a pas crié quand il est sorti du ventre de sa mère ni quand la vieille donneuse de vie a coupé le cordon, un enfant qui est arrivé sur ce monde fort couronné de cheveux, serein, bien gras comme il se doit, en parfaite santé. Il est large comme un bœuf, bénie soit la force de Jobé, sera farouche comme le lion, bénie soit l'opiniâtreté de Nandi, délicieuse et bien nommée.

– Je te félicite pour cette nouvelle qui à coup sûr sera la plus belle de ce jour. Quel nom as-tu donné à ton fils ?

– Je l'ai appelé Chaka, car c'est le bruit de la lance, quand projetée de moins de trois pas elle trouve et déchire le cœur de ton ennemi.

– C'est un bon nom, mon fils, un nom qui me plaît, épais comme la naissance du tronc de l'arbre à ombres. Sur mon lit de mort, avant que mon fils Dinguiswayo ne prenne ma place, tu me présenteras l'enfant et je lui donnerai ma plus belle lance, Ilembé, un des nombreux cadeaux que m'a fait Isangoma. Aujourd'hui je te le dis, dans tous les esprits de ceux qui m'entourent et se trouvent sous moi comme la terre sous la maison, fière de lui donner son assise si stable, Chaka prendra ta suite car il est le garçon premier sur le rang de ta succession, car il est l'enfant, le seul né d'un homme et d'une femme, que j'accueillerai dans ma maison par l'offrande d'une lance la pointe dirigée vers mon cœur.

– Chaka prendra la lance, enterrera mon corps et mon ombre, et les Zoulous vivront longtemps et heureux.

– Puisse Serpent-Des-Eaux-Vives entendre tes paroles et les mêler à sa bile.

– J'ai une autre nouvelle pour toi, grand Jobé : c'est avec une infinie tristesse que je dois t'annoncer la mort de Jama, roi des Zoulous.

– Cette nouvelle, comme la précédente, était déjà parvenue à mes oreilles, mes espions sont aussi rapides que bienveillants, sache-le. Tu as rendu à ton père l'hommage qu'il méritait, je ne connais que des pères qui aimeraient avoir un fils à ton image. Tu es le nouveau roi des Zoulous et je t'accueille en tant que tel. Cette nuit, nous mangerons tous ensemble et, par ce repas, nous rendrons hommage aux vivants et aux ancêtres. »

À la fin du grand dîner, Senza N'Gakona s'étonna auprès de Jobé de l'absence d'Isangoma, la vieille sorcière.

« Isangoma nous a quittés à la dernière lune invisible et a promis de revenir au plus tard la veille de la pleine lune, donc d'ici deux ou trois jours. Il est dangereux de s'intéresser aux agissements des sorciers, Senza N'Gakona, surtout de ceux dont ils ne daignent pas parler, c'est pourquoi je ne veux pas savoir où Isangoma est allée, ni savoir ce qu'elle y a fait.

– Beaucoup de choses étranges ont eu lieu la nuit où est né Chaka, la foudre est tombée mais pas la pluie, des bêtes sont mortes par dizaines... Je voulais demander conseil à ta sorcière. Nous, Zoulous, avons une prophétie et je...

– Je connais cette prophétie. Isangoma l'évoque au moins une fois par an, pour me faire peur ou, au contraire, me rappeler combien mon règne fut doux. Attend son retour, et tu pourras lui demander tout ce que tu veux, avec ma bénédiction. »

Senza N'Gakona fit mine de réfléchir et annonça à Jobé qu'il préférait rentrer chez lui pour s'assurer de la bonne santé de son fils.

Si Senza N'Gakona avait attendu le retour d'Isangoma et lui avait confié la fabrication d'une amulette protectrice, il y a fort à parier que l'enfance de Chaka en aurait été changée du tout au tout, mais quand la vieille sorcière réapparut dans la capitale, le nouveau roi des Zoulous était déjà reparti, pour le grand malheur de son fils, Chaka, mais aussi pour sa plus grande gloire.

2.

Alors qu'il commençait à marcher à quatre pattes, Chaka eut un frère, Bhakuza, dont Nandi n'était pas la mère. Quelques lunes plus tard, il en eut un deuxième, Singujana, puis, comme les malheurs progressent par trois sur le chemin de la vie, bientôt un troisième, Dingané. Les mères qui venaient d'avoir des garçons n'étaient autres que les trois premières épouses de Senza N'Gakona, mariées depuis bien plus longtemps avec lui qu'il ne l'était avec Nandi. Voyant dans l'âge lourd de leurs unions respectives une forme de préséance, Potona, Natâta et Dudu se liguèrent contre la dernière épouse qui, comme par hasard, était aussi la plus jeune, la plus belle, la seule dont l'enfantement n'avait pas gauchi ou gonflé le corps. Des mois durant, les premières épouses donnèrent de la voix, grosse comme leurs corps : elles menacèrent Senza N'Gakona de révéler à tous qu'il avait épousé Nandi déjà grosse et qu'il avait menti à son père Jama pour lui épargner la plus grande des peines.

Au bout d'une année d'intimidations, conscient que Potona, Natâta et Dudu étaient décidées à mettre leur menace à exécution et ne le pleureraient guère maintenant que chacune d'elles avait un fils, Senza N'Gakona leur demanda ce qu'elles voulaient et ne put qu'accéder à leur requête. Ainsi exila-t-il Nandi et Chaka dans le proche village de Quobé, et annonça-t-il à tous les membres de sa famille élargie que Bhakuza, Singujana et Dingané étaient ses seuls fils, et que dans cet ordre ils prendraient sa suite. Senza N'Gakona avait cédé à ses trois premières épouses, mais ne prévint pas Jobé, car le roi des rois aimait Chaka, qu'il n'avait pourtant jamais rencontré, mais à qui il avait promis sa meilleure lance, Ilembé. Senza N'Gakona céda, mais fit en sorte que les espions de Jobé se taisent car il redoutait la colère du vieux souverain, tout autant qu'il craignait d'être condamné à mort par le Grand Conseil des Zoulous.

Le jour de son arrivée à Quobé, Chaka avait trois ans, pas une lune de plus, pas une lune de moins.

Peu de temps après, Jobé mourut et laissa comme il se doit sa place à son fils Dinguiswayo. Celui-ci était déjà âgé d'une quarantaine d'années quand il devint roi des rois, après son père. Au jour de son couronnement, il présenta à son peuple ses femmes, ses filles et son fils de cinq ans, Asimba, dont on murmurait déjà, parce qu'il était un enfant-lune comme disent les femmes mal intentionnées, que jamais il ne pourrait prendre la suite de ses père et grand-père.

Bien souvent, l'homme ayant failli ne s'en rend compte que beaucoup plus tard, quand un de ses amis lui dit : « Tu as fait une erreur, je suis venu t'en parler », ou, trop tard, quand cette erreur le rattrape et, dans la douleur et le sang versé, lui ouvre grand les yeux, voire les lui ferme à jamais. Senza N'Gakona avait fait tant d'erreurs depuis la nuit où il avait défloré Nandi que ses amis n'osaient plus venir lui parler, de peur d'être battus à mort, craignant surtout de sombres conséquences pour leur famille, car quand la pluie inonde le village, elle ne se contente pas de la maison du chef.

En quelques lunes seulement, séparé de son fils premier né qu'il aimait plus que tout et de Nandi qu'il continuait de désirer avec la douleur d'une brûlure, Senza N'Gakona devint un homme seul, d'une tristesse constante, car ses premières épouses lui faisaient payer très cher l'amour qu'il continuait de porter à Nandi et Chaka, car ses amis avaient peur de parler avec lui d'affaires dont les épouses s'occupent depuis l'aube des temps, toujours prêtes la nuit venue à vous punir d'y avoir mis le nez en vous montrant le cul sans vous permettre d'y toucher.

Passées les premières années de son exil à Quobé, en compagnie de Nandi et de sa grand-mère maternelle, Chaka commença à être persécuté par les autres enfants. Ceux-ci agissaient de la sorte parce que le fils unique de Nandi n'avait pas de père au village et surtout parce que tous semblaient le considérer comme né du péché. Frappé quasiment chaque jour jusqu'à l'âge de douze ans, Chaka apprit d'abord à supporter les coups, à soigner ses blessures avec certaines herbes écrasées, puis à se battre. Avec un bâton, évidemment, mais aussi à mains nues. Plusieurs fois, des garçons lui lièrent mollets et poignets avant de le livrer aux hyènes, connues pour transporter leurs repas sur de longues distances. Mais jamais aucun de ces animaux nauséabonds n'osa mordre le fils de Senza N'Gakona ni même s'en approcher... et sans doute est-ce ainsi, alors qu'il était encore enfant, que commença la légende de Chaka.

Dans l'ombre, Nandi la lionne, la plus belle des mères de Quobé, veillait à ce que son fils restât sur le chemin de la douleur. Elle se refusait à intervenir ou à protéger Chaka de la méchanceté des autres garçons du village, non par cruauté envers lui, ou pour se venger de Senza N'Gakona qu'elle continuait d'aimer de tout son cœur bien qu'il les ait abandonnés, mais parce que ses rêves remplis de serpents lui murmuraient que Chaka était promis à un grand avenir, et que ce futur, sifflant et crachant comme le mamba, ne pouvait prendre racine que dans une quantité inimaginable de supplices et d'humiliations. Rien n'égale la fureur d'un animal blessé, se répétait silencieusement Nandi, jour après jour, en observant son fils perdre ses batailles sans jamais pleurer, les gagner sans jamais rire ni se moquer.

Une autre raison la poussait à agir de la sorte, une motivation secrète et qui devait le rester : Nandi avait peur, peur d'Isangoma. La vieille sorcière aux yeux laiteux était venue la voir juste après les funérailles de Jama, deux jours après son accouchement, à

un moment où, bien sûr, Senza N'Gakona était absent, car sur le point d'arriver à la capitale de Jobé. Effrayante comme il se doit d'une sorcière que l'on dit plus âgée que le plus ancien des arbres de la forêt du mont Mwénezi, Isangoma murmura à l'oreille de Nandi le genre de choses que seules les sorcières sont capables de murmurer à une femme épuisée qui vient d'offrir au monde un enfant anormalement gros :

« Dans une douzaine d'années, un beau matin sec et lumineux, ton fils t'apparaîtra bon pour les femmes, comme on s'y attend d'un garçon beaucoup plus âgé. Ce jour-là, jusqu'au mont Mwénezi, jusqu'à l'arbre creux où j'officie parfois, tu viendras me trouver avec ton fils. Si tu ne viens pas, il mourra et toi juste après lui. Si tu viens, non seulement il vivra, mais jamais son nom ne sera oublié. J'ai parlé, maintenant tu peux te reposer.

– Est-il l'enfant de la prophétie ?

– Dans douze ou treize ans nous le saurons. D'ici là ne lui parle pas de la prophétie et fais en sorte qu'il en aille de même pour tes proches. Il a le sexe court et les autres enfants se moqueront de lui. N'en souffre pas, car ce sont les dieux qui l'ont décidé ainsi et sache qu'ils n'agissent jamais sans raison. Et ne t'inquiète pas, court ne veut pas dire inutile. Si Chaka survit à ses treize premières années et veut un jour une descendance, il pourra la planter dans le ventre de son choix. J'ai parlé, maintenant tu dois te reposer. »

Des années durant, jusqu'au matin clair où elle vit pour la première fois Chaka se lever avec le sexe dur comme un morceau de bois, Nandi joua à la perfection le rôle auquel elle s'était astreint, restant impassible quand les enfants du village tourmentaient son fils, marquaient sa peau, le rudoyaient, perdaient ou gagnaient. Et puis, comme toute chose condamnée à échapper à l'éternité, son rôle prit fin dans les rayons chauds d'une aube prometteuse, et son masque maternel, d'habitude impénétrable, se brisa. D'abord, alors qu'elle observait son fils devenu homme ou sur le point imminent de le devenir, une certaine fierté illumina ses traits nobles, puis la honte lui échauffa le ventre et fit poindre des larmes aux coins de ses yeux quand elle comprit qu'elle avait envie de toucher son fils, son sexe plus que tout. Enfin, la peur lui tordit la bouche quand lui revinrent en mémoire les paroles d'Isangoma.

Démonstrative, empressée car effrayée, Nandi emmena Chaka au mont Mwénezi, à l'arbre creux de la sorcière, non sans l'avoir au préalable soulagé de la main gauche, celle réservée aux ablutions. Agissant de la sorte, elle avait risqué sa vie, rien de moins, car l'inceste est puni de mort chez les Zoulous, mais il y avait bien longtemps que Nandi n'avait plus peur de la mort et ne vivait plus que pour se venger de Senza N'Gakona. En treize années d'humiliations, l'amour qu'elle portait à son mari absent s'était chargé de haine et le mélange obtenu lui semblait aussi amer que mortel.

Dans le cône d'écorce rempli de choses effrayantes, souvent mortes, de masques d'ébène et de sculptures représentant Serpent-Des-Eaux-Vives, Grand Lion, Éléphant Blanc, Marabout-Haut-Comme-Un-Arbre, Crocodile-Aux-Yeux-D'Émeraude et Gorille-Au-Dos-Argenté, Nandi parla à la vieille sorcière de ses rêves sifflants et crachotants, grouillants de serpents, et l'informa que, malgré ses treize ans, Chaka pouvait déjà couvrir la femme et, au fin fond de la fleur brune aux pétales rosés et humides, planter la graine de sa descendance.

« Je te l'avais prédit, ricana la vieille sorcière.

– Oui, Isangoma.

- Il a joui ?
- En trois jets, blancs, abondants, épais et sentant fort.
- C'était la première fois ?
- Je le crois, mais ne puis l'affirmer.
- Fais-le entrer. »

L'instant d'après, Chaka se présentait à Isangoma. Accroupi dans l'arbre creux trop exigü pour qu'il pût s'y tenir debout, il observa la vieille sorcière dont les cheveux blancs tressés couvraient en partie ses seins pareils à des lanières de viande. Consciente qu'elle était observée par un être tout aussi puissant qu'elle, si ce n'est davantage, Isangoma toucha les jambes de l'enfant, affermies par les rixes ; son sexe, épais mais trop court pour un garçon de cet âge ; son ventre, dur comme le bois, tissé de cicatrices à cause des coups reçus ; sa poitrine, animée par un cœur lent, à la frappe sonore ; ses épaules, taillées pour l'art de la lance et du bouclier ; ses mâchoires, celles d'un chef ou d'un lion, des deux peut-être ; ses cheveux, courts, implantés régulièrement, sauf là où de vieux coups avait fait éclater la peau, maintenant ressoudée, plus brune que noire, presque de la couleur du sang ayant séché sur un linge blanc.

« As-tu peur, petit ?

– Non, Isangoma, car je sens que tu ne me veux aucun mal.

– Peut-être es-tu capable de le sentir, peut-être en es-tu incapable... Sors maintenant, fais dix pas et assieds-toi là où tu trouveras de l'ombre ; Nandi et moi devons parler sous le seul regard des dieux. »

Chaka observa les masques accrochés à l'intérieur de l'arbre creux, les sculptures d'ébène posées sur des peaux de chèvre ou au centre d'un amoncellement d'os humains. Il acquiesça, laissa la place à sa mère et fit ce qu'on lui avait dit de faire. Dehors, il aperçut le cochon noir aux yeux bleus qui accompagnait Isangoma dans chacun de ses déplacements depuis qu'elle avait totalement perdu la vue, une dizaine d'années auparavant. Cet animal était étrange, il y avait quelque chose d'anormal en lui, outre l'azur de ses iris, et Chaka préféra s'en éloigner.

Nandi s'agenouilla pour pénétrer dans l'arbre de la sorcière.

« Ce n'est pas un fils que tu présentes à moi en ce jour, lui dit Isangoma, c'est la larve d'un dieu qui peut encore éclore si j'y apporte les soins appropriés. Tu es venue tard, mais pas trop tard. Ton enfant, plus jamais tu ne le soulageras comme tu l'as fait ce matin, plus jamais tu ne le laveras comme tu en avais l'habitude jusqu'alors. Si tu dois le toucher, tu agiras avec ta main droite, celle qu'on utilise pour les repas. Il va boire un charme que je vais préparer aujourd'hui : des poudres mélangées à de la bile de serpent. De la poudre de cœur de panthère, pour qu'il n'oublie jamais la famille de sa mère ; de la poudre de cœur de lion, pour qu'il n'oublie jamais que coule en lui le sang de Jama le brave ; de l'os ennemi, pour que la guerre brûle en lui comme le feu trop rouge dans le cœur d'un volcan ; du charbon, car il a le cœur noir et lent, un cœur de géant, généreux comme celui du taureau que l'époux tue en lui brisant la nuque afin de sanctifier son

mariage. Il boira mon charme jusqu'à la dernière goutte. Et s'il ne la rend pas, ma magie fera de lui un dieu, le monde se pliera autour de lui, alors que jusqu'ici c'est Chaka qui a été plié et contraint par le monde qui l'entourait. Une dernière chose... Il y a bien longtemps, ton père Bhébhé venait tout juste de naître, j'ai fabriqué un collier pour Jama, sept canines de lion et cinq vertèbres d'enfants ennemis, de la tribu des Ndwandés. Ce collier, maintenant, il appartient à Chaka.

– Mais Senza N'Gakona ne me le do...

– Tais-toi et écoute. Ce collier, tu vas le demander à ton époux, et contre tes faveurs, il te le donnera. Pour l'avoir, tu utiliseras la bouche si nécessaire... »

Nandi se mordit la lèvre inférieure en fronçant les sourcils et, l'instant d'après, se maudit de n'avoir pas su faire un masque de son visage. Elle aurait aimé être de bois, mais le bois ne se venge pas.

« Tu me demandes beaucoup, Isangoma.

– Je ne te demande rien, je l'exige pour Chaka. Il y a treize ans tu m'as posé une question, t'en souviens-tu ?

– Oui.

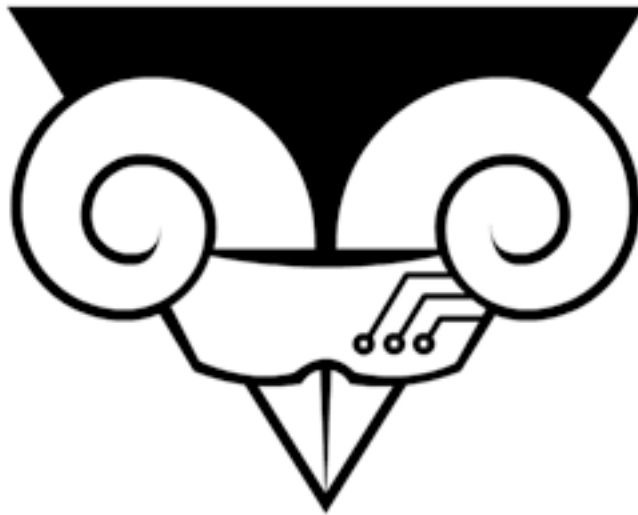
– Bientôt nous saurons si ton fils est celui que les Zoulous attendent, et si c'est lui, je jure que tu seras la première à qui je le dirai. »

Ses yeux noirs perdus dans la blancheur du regard de la sorcière, Nandi décida que le destin de Chaka avait plus de valeur que son corps raidi par douze années d'humiliation et qu'il était temps, grand temps, que la chair redevienne la chair, que la séduction y coule à nouveau comme une rivière tiédie par le haut soleil.

Je viens de comprendre le sens de tout ceci : mon amour pour mon fils Chaka est infini ; il est le feu d'une forêt, brûlant d'un horizon à l'autre, le feu d'un monde en guerre qui dévore celui-ci jusqu'au ciel. Ce que le fils gagne, bientôt le père en sera allégé... jusqu'à la dernière étincelle.

Ce jour-là, à la tombée de la nuit, le jeune garçon but le charme d'Isangoma sans rechigner et ne le vomit pas. Dès lors et jusqu'à son mariage, plus jamais sa mère ne le toucha, pas même pour lui épouiller la houppe, pas même de la main droite comme elle en avait pourtant reçu l'autorisation. Cette journée, commencée dans la semence libérée et achevée par la mort et la magie se répandant dans ses viscères, changea Chaka à tout jamais : lui qui jusque-là s'était battu pour se défendre, contraint par les événements, ne pensa plus qu'à attaquer, se venger de ceux qui avaient marqué sa peau, fait saigner son cœur qu'on disait lent comme celui des grandes bêtes.

Les jours suivants, la tête pleine de ses victoires à venir mais encore floues, dénuées de visage tel un fantôme de chaleur dansant sur le sable du désert, il apprit à utiliser la longue lance et le bouclier qu'arbore le guerrier amazoulou depuis que les hommes ont quitté les roseaux. Il alla voir les anciens pour qu'on lui parle des batailles, des vieilles guerres contre les Bouthélezis ou les Ndwandés, et, surtout, des hommes qui mangent le cœur de leurs victimes.



e-Bélial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le vingt-sixième livre numérique des Éditions du Bélial'
et a été réalisé en juin 2011 par Clément Bourgoïn
d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-078-6).